

conceptuels qui caractérisent ce domaine tout en offrant une bibliographie substantielle, et, d'autre part, un portrait des études métisses subventionnées au Canada avec une emphase mise sur les réalisations de la Chaire de recherche du Canada sur l'identité métisse.

Les études sur les Métis et le métissage contemporains demeurent une réalité relativement récente au Canada, et en particulier au Canada français. En ce sens, cette publication, dont l'objectif est avant tout de présenter diverses expériences identitaires métisses, tant individuelles que collectives, a le mérite d'apporter de nouvelles données empiriques et de nouvelles perspectives conceptuelles pour aborder ces réalités et mieux les comprendre à la lumière des dynamismes culturels. Ainsi, il en ressort notamment une nette prédominance de la part des chercheurs à privilégier, justement, la variable culturelle à la variable biologique dans leur manière d'aborder les identités métisses, bien que cela contraste avec la définition officielle d'une telle identité que prônent par exemple certaines organisations et intellectuels métis au Canada pour qui l'appartenance communautaire, voire culturelle, dépend d'abord de la preuve généalogique. Une autre caractéristique récurrente qui semble sous-tendre l'identité métisse est la présence des notions de violence, de domination et de stigmatisation qui, sous différentes formes et à des degrés variables, agiraient comme catalyseurs pour l'émergence d'individus ou de groupes qui choisissent d'affirmer, voire de défendre leur différence ou leur statut par l'affirmation d'une identité culturelle métisse et l'entretien d'une frontière identitaire entre eux et les autres. En ce sens, on ne peut que souhaiter que l'axe « identité et politique » également au cœur des travaux de la chaire vienne offrir, dans un proche avenir, un complément indispensable à la présente contribution axée sur le volet culturel.

Anstett, Elisabeth, et Gélard Marie-Luce, dirs., *Les objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris : Armand Colin, 2012, 244 pages.

*Recenseuse : Marie Goyon-Manas
Socio-anthropologue, chercheuse indépendante,
associée au CREA Université Lyon 2.*

Ouvrage collectif pluridisciplinaire, *Les objets ont-ils un genre ?* pose la question de la construction des identités sexuées par l'intermédiaire de la culture matérielle. Anthropologues, ethnologues, sociologues et conservatrice de musée sont ici réunis afin d'explorer les multiples interactions et processus à l'œuvre entre genre et objets, à travers leurs usages, échanges, mises en scène et perceptions. A ce titre, l'ouvrage a le mérite de proposer des contributions très variées, allant des modes de collectionner selon le sexe (Bjarne Rogan) aux jouets et manuels de gastronomie à l'usage des enfants dans l'Italie des années 1960-70 (Federica Tamarozzi), en passant

par les outils agraires, la jupe, le bleu de travail, l'arc et le fusil, les uniformes scolaires, le godemiché, la cuillère, les bijoux, les vanneries et le soutien-gorge. Afin d'organiser la réflexion et le foisonnement des objets, l'ouvrage s'articule en trois parties « Masculin ? », « Féminin ? », « Neutre ? ».

Bizarrerie d'édition, quelque peu gênante pour le lecteur qui aime se reporter aux images en cours de lecture, les illustrations photographiques des différents articles sont toutes regroupées au centre de l'ouvrage, entrecoupant ainsi de façon un peu incongrue l'article d'E. Anstett...

L'ambition de départ de ce livre est de répondre à la question suivante : « la vie sociale des objets est-elle sexuée ? » (p. 10) en partant d'un constat un peu sévère des auteurs, affirmant que « le caractère sexué des objets, dans leurs usages sociaux, n'avait jamais été interrogé, constat en soi assez paradoxal si l'on songe à la façon dont s'est déployé le champ des *Gender Studies* depuis les années 70 ».

Or, ce postulat va parfois poser problème à cet ouvrage par ailleurs très intéressant, riche et bien documenté. En effet, la plupart des contributions mettent bien en évidence le fait que la culture matérielle est un puissant vecteur de socialisations sexuées, mais aussi que les déterminismes de genre peuvent être malmenés par les carrières des objets, leurs trajectoires parfois singulières au gré des échanges et surtout selon les contextes d'usages (par exemple M. Segalen sur la cuillère ou B. Lecestre Rollier au sujet des objets du quotidien du Haut Atlas marocain). Mais ce constat est loin d'être nouveau, tout comme l'idée de l'existence, au-delà de la sempiternelle « dichotomie homme/femme », d'une complémentarité entre les sexes dans les savoir-faire et usages des objets, comme le rappelle fort à propos Roger Renaud à partir de l'expérience américaine (p. 63).

Déjà Héritier, Clastres, Lévi-Strauss et tant d'autres depuis les origines de l'ethnologie avec Boas, Mauss ou Malinowski mettaient en évidence le caractère sexué des objets, leur rôle dans l'apprentissage culturel du masculin/féminin – ou même du « troisième sexe social » pour reprendre l'expression de B. Saladin d'Anglure pour le chamane inuit¹ –, et dans l'organisation sociale des rapports de sexe (on ne parlait pas encore de genre à l'époque). Parenté, échanges commerciaux, rites, mythes, tous les pans de la culture se trouvaient déposés, transmis, fabriqués au cœur des objets, de leurs savoir-faire et savoir-être associés (pensons aux démonstrations d'Yvonne Verdier dans les campagnes françaises sur les liens ontologiques unissant femmes, féminité et travaux de fil, 1979)².

Ainsi, tout l'intérêt et l'originalité de cet ouvrage résidait donc dans son ambition de départ : renouveler le questionnement anthropologique traditionnellement articulé autour du couple masculin/féminin, pour l'amener vers le concept plus complexe de *genre* : comment se fait-il alors que si peu des contributeurs ne s'y frottent ? Quand des terminologies et approches héritées des théories du genre – comme la performance et la performativité³ – parsèment ça et là les articles, on regrettera que les auteurs ne se confrontent ou ne s'appuient franchement sur elles.

Ainsi parmi les treize contributions, deux articles s'aventurent véritablement sur ce terrain d'une perspective de genre appliquée à la description ethnographique de la production sociale des identités sexuées par les objets : ceux d'Annabelle Vallard (p. 105) sur la jupe tubulaire au Laos et d'Elisabeth Anstett (p. 121) sur les uniformes scolaires de l'Union soviétique. Toutes deux situent en effet leurs analyses dans un dialogue avec les outils du genre, afin d'interroger plus précisément ce que l'objet sexué – par l'Etat, par la tradition, par un pouvoir intime s'exerçant sur les corps au travers des objets, bref dans une perspective biopolitique au sens de Foucault – fait aux personnes, en l'occurrence aux femmes, ou comment se construit concrètement le genre, par l'usage, la pratique réitérée, par le frottement de la jupe⁴ ou l'enserrement dans l'uniforme. Ces deux articles, en décrivant finement la socialisation par le tissu, la forme performant le fonds, s'inscrivent véritablement dans un dialogue avec un aspect fondamental du projet épistémologique des études de genre, celui d'éclairer concrètement les processus de fabrication, de naturalisation des identités sexuées mais aussi d'*empowerment*. En effet, plus novateur encore, ces deux contributions n'oublient pas les dimensions politiques et identitaires à l'œuvre dans ces interactions entre sujets et objets, et en particulier les stratégies de résistance des acteurs à la norme, par l'intermédiaire de l'outil même de leur soumission, le vêtement : c'est l'exemple des personnalisations d'uniformes à travers les accrocs, les reprises, les jupes légèrement raccourcies que nous décrit Elisabeth Anstett. On notera également une approche similaire, cette fois-ci socio-historique, d'Anne Zazzo à propos de l'élaboration corsetière puis industrielle du soutien-gorge. Ce dernier, au fil de ses divers changements de forme, évolutions techniques et esthétiques, se révèle comme coproducteur du corps féminin, « exo-corps amovible », « vêtement lisière qui pourrait constituer un exemple de la construction artificielle du genre dans son acception classique » (p. 139).

Enfin, autre contribution importante des études de genre à la compréhension des liens unissant culture matérielle et production sociale des identités sexuées et qui aurait du trouver sa place dans ce recueil : tenter de penser ce qui ne relève ni du masculin, ni du féminin, mais du *queer*, du transgenre ou encore de la subversion entre les sexes. On regrettera qu'aucune contribution ne s'y attèle mais cela pourra certainement faire l'objet d'un deuxième tome ! Si certains contributeurs comme Marie-Luce Gélard au sujet des objets liés aux rituels de mariage collectifs au Maroc ouvrant la deuxième partie « Féminin ? » ou B. Lecestre-Rollier, T. Benfoughal et F. Tamarozzi regroupées dans la section « Neutre ? » s'emploient à démontrer une hypothétique « unité du genre » ou même une « porosité des genres », on observera davantage dans ces exemples d'une part de classiques interactions de complémentarité ou d'alternance entre les sexes liées aux usages diversifiés des objets selon des contextes différenciés, et d'autre part des appropriations d'une sphère à l'autre certes, mais qui donnent lieu à des interprétations très « genrées » d'objets demeurant conçus comme appartenant à l'autre sexe. On

notera en particulier l'exemple développé par F. Tamarozzi, de la cuisine réinterprétée et devenue pour les hommes italiens territoire du « beau geste » afin de correspondre à leur répertoire d'expression virile (p. 238).

Ainsi ce collectif est remarquable à bien des égards et notamment parce qu'il propose enfin un ouvrage français entièrement dédié aux liens unissant identités sexuées et culture matérielle, contributions généralement dispersées au cœur d'ouvrages portant plus largement sur cette dernière. Toutefois, il aurait gagné à diversifier encore ses approches et à oser le dialogue avec les théories du genre en regard et complètement desquelles il prétend se situer, afin de véritablement interroger si les objets *ont* un genre et plus encore étudier ce que les objets, en tant qu'acteurs sociaux, *font* au genre.

Notes

- 1 Saladin d'Anglure Bernard, 1988 : « Penser le "féminin" chamannique ou le « tiers-sexe » des chamanes inuit », *Anthropologie et Sociétés*, 18 (2-3).
- 2 Verdier Yvonne, 1979 : *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris: Gallimard.
- 3 Judith Butler, dans son ouvrage phare *Gender Trouble* (1990), propose de considérer le genre comme résultant de la répétition de comportements et d'actes de langage ayant une valeur performative. Cf Butler Judith, 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York & London, Routledge.
- 4 « La jupe doit être pensée comme une épaisseur de l'intime qui entretient avec le corps féminin un contact réitéré et quotidien relevant d'un vécu », celui de la « coproduction des jupes et des femmes » p. 110.

Drope, Jeffrey, dir., *La lutte contre le tabagisme en Afrique. Peuples, politique et politiques*, Ottawa, Le Caire, Dakar, Montevideo, Nairobi, New Delhi, Singapour : Presses de l'Université Laval, 2011, 334 pages.

*Recenseur : Patrick Peretti-Watel
Sciences Economiques & Sociales de la Santé
et Traitement de l'Information Médicale,
Marseille, France*

Cet ouvrage présente les travaux réalisés dans douze pays africains (Burkina Faso, Cameroun, Erythrée, Ghana, Kenya, Malawi, République de Maurice, Nigéria, Sénégal, Afrique du Sud, Tanzanie, Zambie) sous l'égide des Analyses situationnelles du tabagisme en Afrique (ASTA), initiative de santé publique financée par le Centre de recherche pour le développement international, organisme gouvernemental canadien. Il débute par plusieurs chapitres synthétiques qui présentent la démarche propre aux ASTA, puis les principaux outils de la lutte antitabac et les difficultés qu'ils rencontrent, suivis d'un descriptif pays par pays qui dresse le bilan des actions mises en œuvre et des résultats obtenus.